

L'Ultime Tragédie

et autres nouvelles
du Prix Hemingway

païenne

de

l'Occident



Raphaël
Boudin

Étienne
Cuénant

Marc
Delon

Denis
Deloubes

Erdosain

Emmanuel
Ghyssens

**Miguel
Sanchez
Robles,**
lauréat 2013

Jesús
de la Ossa

Serge
Pastorini

Óscar
Pérez Varela

Alberto
Salazar
Gutiérrez

Manuel
Valera

L'Ultime Tragédie païenne de l'Occident

et autres nouvelles du Prix Hemingway 2013



Recueils du Prix Hemingway

TOREO DE SALON, nouvelles 2005, *Au diable vauvert*

PASIPHAË, nouvelles 2006, *Au diable vauvert*

CORRIDA DE MUERTE, nouvelles 2007, *Au diable vauvert*

AREQUIPA, PÉROU, LE 12 NOVEMBRE 1934, nouvelles 2008,
Au diable vauvert

LE FRÈRE DE PÉREZ, nouvelles 2009, *Au diable vauvert*

BRUME, nouvelles 2010, *Au diable vauvert*

PAS DE DEUX, nouvelles 2011, *Au diable vauvert*

MOSQUITO, nouvelles 2012, *Au diable vauvert*

ISBN 978-2-84626-680-2

© Éditions Au diable vauvert, 2013

Au diable vauvert

www.audiable.com

La Laune 30600 Vauvert

Catalogue sur demande

contact@audiable.com

Sommaire

MIGUEL SANCHEZ ROBLES, <i>Lauréat du Prix Hemingway 2013,</i> L'Ultime Tragédie païenne de l'Occident	9
ÉTIENNE CUÉNANT, El Silencio.....	31
MANUEL VALERA, La Raison d'être de José Tomás	59
MARC DELON, Cuban Missile Crisis	83
ÓSCAR PÉREZ VARELA, L'Enfant et le Sable	101
ERDOSAIN, Sol y Moscas	123

DENIS DELOUBES,	
La Cruz.....	139
RAPHAËL BOUDIN,	
Les Ciel gris du ciel de la Russie.....	161
EMMANUEL GHYSSENS,	
Le Minolta.....	177
ALBERTO SALAZAR GUTIÉRREZ,	
La Fête, comme celle d’Hemingway.	
Ou presque.....	189
SERGE PASTORINI,	
El Traje de luces	203
JESÚS DE LA OSSA,	
Cette tragique solitude.....	225
Règlement du Prix Hemingway.....	233

Originaire de Caravaca de la Cruz, dans la province de Murcia, MIGUEL SANCHEZ ROBLES est agrégé d'histoire et de géographie. Il a publié une vingtaine d'ouvrages, notamment de poésies pour lesquelles il a reçu de nombreux prix. Il est lauréat dès sa première participation au Prix Hemingway.

L'Ultime Tragédie païenne de l'Occident

Miguel Sanchez Robles

Lauréat du Prix Hemingway 2013

Traduit de l'espagnol par Eddie Pons

Mon père adorait voir toréer et toute sa vie il eut en mémoire la fois où il s'était rendu à la Feria de Nîmes. C'était un de ces pères aux dents jaunies par le tabac de tant de cigares fumés, accoudé en *barrera sombra*, ou lorsqu'il regardait les corridas à la télévision. Mon père appelait la Feria Grande : *L'ultime tragédie païenne de l'Occident*. Il savait tout sur les toros, il avait lu le *Traité technique et historique* de don José María de Cossío, il ignorait, en revanche, que la pire maladie d'un

fil est parfois le cancer du poumon de son père. Mon père n'avait pas peur du tabac. Il disait que s'il lui arrivait un jour de souffrir d'une maladie à la poitrine, il la surnommerait *Felipe*.

Demain on enterre mon père.

Mon père était surtout un autarcique, il vivait telles ces personnes pour qui le verbe « être » est une blessure ou alors n'est rien, et qui aiment la quiétude des choses : le reflet du soleil brillant sur des paillettes, le givre qui vient se poser délicatement sur les roses, sans troubler leur tranquillité. Et par-dessus tout il aimait les chicuelinas, et les toros *bragados y berrendos*. Mon père s'habillait, fumait, pensait et agissait comme ces êtres naïfs, qui travaillent dans des endroits obscurs, portent des gabardines grises, ont la barbe dure et passent leur temps à se souvenir des meilleures corridas qu'ils ont vues dans leur vie.

Plus exactement, mon père fumait, buvait et agissait comme ces hommes, nombreux dans les tavernes, solides et addicts à la nicotine, malodorants parce qu'ils ne se douchent pas, malades

car sans désir sexuel, ces hommes qui allument des cigares et boivent beaucoup de liqueur de café avec le regard lointain de ceux qui songent à un bonheur perdu, à moins qu'ils ne soient en train de penser aux oreilles coupées par Belmonte à la Maestranza.

Mon père fumait et buvait sans prétention. Il avait un regard désabusé, comme s'il venait de loucher un train ou un bateau à destination de Naples, comme s'il avait une blessure ou une plaie béante sous sa chevelure. Je ne l'ai vu sourire que quelques rares fois, quand La Veneno disait dans *Mississippi : La pepita me palpita ; digo !* ou lorsque dans un film, Antonio Resines dit à Verónica Forques : *Sais-tu combien de fois par jour Yul Brynner se rase la tête ?*

Mon père connaissait tout de José de Arimatea et il adorait lire tout ce qui se rapportait à La Afrenta de Corpes ou au Caballero de Olmedo. Quand je n'étais qu'un enfant, je m'asseyais dans son giron et il me racontait tout cela, pendant que de mon côté je pensais à ce que j'allais déclarer à la presse, plus tard, lorsque je serais un célèbre

footballeur. Il racontait ces choses anciennes et anachroniques, convaincu qu'il ne servait à rien de vivre si l'on ne connaissait rien de Putifar, de la femme de Putifar et du duc de Rivas, et de la Moldavie de Dracula, et moi j'aimais à la folie le sérieux et la redondance avec lesquels il me racontait tout cela, au retour de la taverne ou lorsqu'il revenait satisfait d'une corrida de toros de la feria de Hellín ou d'Albacete.

Mon père aimait changer la sciure de la cage du hamster et dire dans sa barbe : *J'en ai marre de la mode, j'en ai marre du système !* On remarquait parfaitement que, lorsqu'il était enfant, on avait dû lui faire croire qu'il serait un jour quelqu'un d'important et il souffrait de cela, de n'être qu'un ouvrier dans une fabrique de bérets. Mais il avait aussi l'habileté de ne plus désirer quoi que ce soit, et de passer sur ce qui n'avait aucune importance pour lui.

Car mon père était avant tout un iconoclaste envers tout ce qui était important, en général. Ne l'amusaient ou ne lui paraissaient éminentes et sublimes que les choses magnifiques et profondes qui se déroulaient dans les plazas.

La sérénité du torero, la perfection de la passe, les quites élégants ou l'estocade pénétrant avec douceur. Mais il faisait aussi d'autres choses : il notait ses dépenses hebdomadaires dans un petit carnet, il lisait les prospectus publicitaires, prenait avec parcimonie deux ou trois vermouths tous les midis.

Il crachait dans son mouchoir lorsque du sel s'immisçait dans ses plombages et il détestait le football.

Chaque fois qu'il voyait un match, il se demandait pour quelle raison on ne commençait pas directement par les tirs au but, ou bien pourquoi on ne mettait pas en jeu six ou sept ballons sur le terrain. Mais ce que mon père faisait le mieux, c'était ne rien espérer, marcher dans le désert et fumer, fumer, fumer et boire, boire, boire, fréquenter les tavernes de la Calle Eurípides ou allumer des cigarettes pour bien se brûler les poumons, les aspirer goulûment et faire des ronds avec la fumée, comme si rien n'avait d'importance, comme s'il ne voulait rien faire pour sauver l'espèce.

Cependant il était tendre, mon père était très tendre, et il était très délicat tout en ayant ses petites manies. Il fit son service militaire à Ceuta et il gardait dans la maison un poupon vêtu de l'uniforme et quatre photographies encadrées qu'il dépoussiérait les samedis, parcimonieusement, avec un chiffon spécial qu'il rangeait dans sa table de nuit. Mon père était choqué par les Chinois, et tous ces problèmes qu'ont toujours les Chinois et les Japonais, bien qu'il ne les distinguât pas les uns des autres, mon père disait toujours : Sinoponais.

En réalité, mon père vivait toujours comme un ange fangeux vivant sous l'épaisseur du monde qu'il contemplait pareillement à un sourd qui sourit alors qu'il n'entend rien. Il ignorait tout de l'existence de l'Alaska, de l'ONU, du Seven Up. Il ne savait pas qui était Trotski, bien qu'à un moment de sa vie il ait cru au socialisme et à l'utopie.

Le président du gouvernement, le président de la *diputación*, le président de l'opposition, le président du Sénat, le président de tout et n'importe quoi et tous les présidents pris dans leur ensemble, tous emmerdaient mon père. À peine

les voyait-il aux informations qu'il disait : *Ils me dégoûtent tous*, et il sortait sur le balcon pour s'en griller une et regarder avec mélancolie les jeunes filles pubères qui étudiaient le piano et la danse, à côté de la maison, au sein du collège des Servantes adoratrices. Ou alors il contemplait les étoiles immaculées sur le ciel dénudé des nuits vides et sans angoisse. Il faisait tout cela comme s'il refusait de faire l'amour pour sauver l'espèce.

Mon père avait de la couperose et il hochait la tête pendant les homélies, les cérémonies de première communion et les mariages, à la manière de ces chanoines incrédules et obèses qui ne pensent qu'à eux, et aussi comme s'il souffrait d'une âme malade et du fardeau de solitude qui pesait sur ses épaules. Malgré ce, il n'était pas un de ces pères qui prennent au pied de la lettre le fait d'être chef de famille et qui ont les Tables de la loi gravées dans les yeux, et sont tellement patriotes qu'ils s'indignent et crient si un arbitre de basket-ball suisse siffle un passage en force contre l'Espagne à l'avant-dernière seconde du match, insultent tout le monde les traitant de débiles et de morts de faim.

Mon père nous regardait parfois à travers ses pupilles embuées de nicotine et de vermouth comme s'il essayait de nous dire :

Je vous aime tous. Je t'aime, Teresa, pour la tristesse qui nous a réunis, pour la température que nous nous prenons, la camomille que nous faisons bouillir, la nourriture que nous économisons dès le supermarché, pour la manière que tu as de repasser le linge des enfants. Je t'aime Cosme, parce que tu veux être aviateur et footballeur, pour la joie que tu m'as donnée quand tu étais un enfant et jouais avec des tubes asséchés de pommade et que tu me demandais si une souris avait des os et si les étoiles s'allumaient aussi en Chine. Je t'aime Jennifer, pour la manière dont tu prononces : Sam Peckimpah, pour tes cheveux dorés de fillette qui a grandi et travaille dans un de ces endroits où on retouche les vêtements des femmes et toutes sortes de pantalons pour les hommes, pour ton rôle de jeune fille qui ramène de l'argent à la maison et s'allonge sur le canapé et s'endort, heureuse devant le Magicien d'Oz. Je vous aime tous parce que nous sommes comme nous sommes, et nous faisons ce que nous faisons et ensuite, quelquefois, nous nous asseyons tranquillement et parlons ou ne parlons pas de tout

cela, et presque jamais, fort heureusement, nous sommes tout à fait éveillés.

Ça l'emmerdait aussi mon père, tous ces gens venus des villes avec leur appareil photo pour immortaliser la tuerie du porc ou le gymkhana que fait chaque année El Cobarro, tous ces gens qui font des choses comme si on les avait éduqués en suivant les chapitres d'un manuel de dressage de perroquets. Mon père ne parlait pratiquement à personne et il n'aimait pas faire des caresses. Un jour, quand j'avais 12 ou 13 ans, il me passa la main dans les cheveux et me dit de ses yeux et de sa voix au voile triste, avec une grande tendresse :

Cosme, tu es déjà un homme, tu pourrais venir à bout d'une personne. Comme j'aimerais qu'au lieu d'être footballeur, tu sois torero !

Et tout de suite après, retenant difficilement ses larmes, avec un autre voile de tristesse et de tendresse encore plus grand, il me dit :

N'abandonne jamais le combat pour réaliser ton rêve.

Mon père trompait sa lassitude en feuilletant des revues taurines qu'il avait toujours au salon,

et en regardant tous les soirs *De grana y oro*. Certains dimanches, sans quitter la cigarette ou le cigare de ses lèvres, pas plus que le crayon coincé sur son oreille, il accrochait un tableau au mur ou changeait les grilles des bouches d'aération. Il lui arrivait aussi d'échapper à l'ennui, lors des fêtes locales, quand il pouvait contempler une fois la nuit tombée de jeunes hommes s'agrippant aux taureaux emboulés pour replacer de nouveaux feux de Bengale sur leur dos.

Un jour où il avait les yeux cernés et paraissait particulièrement fatigué, je lui demandai : *Qu'est-ce que tu as papa ?* Il me répondit : *Cosme, mon myocarde s'affaiblit et devient douloureux, je me sens comme un coq stérile.*

Mon père avait en horreur les rasoirs électriques et ce qui le sauvait était de pouvoir tous les matins se raser, avec parcimonie. La radio allumée, l'opération lui prenait une demi-heure. Il sifflotait même. Il se barbouillait parfaitement le visage avec le savon au moyen du blaireau et passait le rasoir trois fois. Il faisait tout cela tandis qu'à travers le vasistas il entendait ma sœur Jennifer crier à ma mère en train de faire les lits : *Maman ! Dis à*

Rebecca comment on fait les galettes frites !, et mon père aimait cette atmosphère. Un Vendredi saint, il débrancha le disjoncteur et entreprit de changer tous les vieux interrupteurs électriques en porcelaine qui étaient pourvus d'une manette, comme en sont équipés les robinets. Il les remplaçait par des bien meilleurs dont la touche s'enfonçait, et les yeux de ma mère brillaient quand elle le voyait moins fumer et s'occuper avec ces choses-là.

Alors, ce jour-là, ma mère préparait un flan, chantonnant les chansons d'Antonio Machín qu'elle connaissait par cœur. Mon père, un soir de Noël, nous raconta que lorsqu'il était petit, un de ses testicules n'était pas descendu et il devait sauter pour le décrocher afin qu'il regagne sa place, sous le zizi.

Il nous racontait aussi que mon grand-père lui avait offert une bicyclette Orbea avec un panier en osier, et que les conférences, toutes les conférences lui rappelaient des cheveux dans le lavabo.

Mon père fumait comme s'il était fatigué d'avoir été triste une grande partie de sa vie. D'abord il avait fumé des Vencedor, puis il s'était

mis aux Ducados et finalement aux Habanos et aux cigares bon marché. Chez nous, il y avait des briquets partout, avec sérigraphié dessus le logo d'une caisse d'épargne ou d'une marque de lait concentré.

Mon père fumait même pendant qu'on lui injectait le sérum contre le tétanos alors qu'il s'était blessé avec un clou rouillé. Il fumait et une triste arythmie résonnait lorsqu'il respirait. Il fumait comme s'il cherchait à s'éloigner du bon ordonnancement des choses, comme s'il perdait du calcium, comme s'il regrettait une chose disparue, comme si toutes ces choses qu'il connaissait et aimait n'existaient plus en ce monde, triste que Manolete, El Viti ou Dominguín ne soient plus en vie, comme si l'on n'aurait pas été orgueilleux que Lucio Anneo Sénèque ait pu être espagnol et que Don Juan de Austria ait battu les Turcs, comme si Kennedy, le romantisme, les mouches sur la commissure des lèvres des enfants pauvres n'avaient jamais existé.

Mon père fumait comme vit un vieux chien, sans réaliser qu'il fumait autant, mais en comprenant parfaitement que le fait de vivre consiste seulement à tuer peu à peu un rossignol.

Mon père aimait les œufs au plat le soir, les poulets grillés, le vin rouge du Tarato et il s'intéressait à des choses comme le nombre de minutes que mettent les rayons du soleil à arriver jusqu'à la terre, et il aimait, surtout, la manière avec laquelle l'oncle Andrès décapsulait une bière avec l'arcade sourcillère. Une fois, il fit son numéro à l'occasion d'un mariage et mon père, chaque fois qu'il le voyait, lui disait : *Andrès, ouvre une autre bouteille avec l'arcade sourcillère*, et maman souriait et s'écoulaient alors quelques heureuses secondes. Parfois, il entrait dans ma chambre et me demandait : *Cosme, qui c'est Costa Gavras ? Que signifie Costa Gavras ? C'est quoi ketchup ? Et un monovolume Cosme ? Et la Caixa ? Que veut dire danser le bacalao ?*

Après quoi il partait dans les tavernes ou restait à la maison faisant des réussites en posant les cartes espagnoles de manière bien ordonnée, sur la toile cirée de la table de notre petite cuisine.

Mon père fumait et existait comme s'il avait toujours vécu dans un lieu où l'homme, forcément éternel, s'est gavé d'existence. Quelquefois, à un

moment précis de sa vie, il avait dû coller à son âme une de ces putains de tristesse qui, lorsqu'elles commencent, ne s'arrêtent plus, une de ces tristesses qui vient nous dire que nous n'appartenons à rien de plus grand que nous-mêmes, que tout n'est qu'un sale mensonge et qu'on ne peut échapper à l'imposture. Autour de lui, nous, nous voulions vivre.

Nous essayions de vivre comme les abeilles qui visitent une moyenne de quinze fleurs par minute, comme les oiseaux qui volent très vite, comme les loutres qui mordent avidement le poisson, nous essayions d'exister comme désirant parfois le sel des océans. Face à son désespoir et sa tristesse, il y avait nous : ma sœur, ma mère et moi, qui l'aimions beaucoup, préoccupés pour lui, essayant de lui dire à travers des détails et de tendres et familières paroles : *Papa ! Il n'y a pas d'autre bien que la vie, prends soin de toi, marche, rêve, écoute de la musique !* Nous tentions de lui dire : *Manuel, on ne peut pas vivre ainsi, on ne peut que mourir.* J'aurais eu envie de lui caresser son visage, d'embrasser ses paupières, dans ces moments où il était perdu